

l'Humanité

Chronique

Une fable ingénieuse, harmonieusement poétique.

Publié le

Lundi 14 Novembre 2022

Jean-Pierre Léonardini

Jean Boillot (Cie La Spirale) signe la mise en scène de la Terre entre les mondes, texte de Mélie Navajo (1). Ce conte moderne a lieu dans une région du Mexique. La culture du soja supplante la forêt où nichait la civilisation maya. Monde de femmes, sauf le paysan qui a oublié les anciennes croyances (Giovanni Ortega). Sa fille, Cecilia (Cyrielle Rayet), chérit l'idiome ancestral, « *la langue des oiseaux* », et peut ainsi revoir Abuela, sa grand-mère morte (Lya Bonilla), garante d'anciens rites. Cecilia fait des ménages chez des mennonites (anabaptistes puritains venus d'Europe, experts en agriculture intensive), où règne une mère sévère (Stéphanie Schwartzbrod). Elle a pour filles Catarina (Christine Muller) et Amalia (Sophia Fabian), qui veut découvrir le monde.

Cecilia et Amalia s'enfuient ensemble. Amalia est tuée. Un ouragan dévaste tout. Cecilia, indemne, rencontre « *la femme de plusieurs vies* », qui l'entraîne dans la danse... Fable ingénieuse, harmonieusement poétique, porteuse de thèmes essentiels sur la lutte des langues et des classes, la nature bafouée, l'être féminin en diverses conditions... **Jean Boillot et son équipe créent un univers plastique d'une irréfutable beauté.** La scénographie, pure, simple (Laurence Villerot) offre une scène quasi vide avec, au fond, dans une pénombre savante (création lumière d'Ivan Mathis) la silhouette d'un arbre gigantesque. Tout changement de tableau se ponctue de bruits insolites : cris d'animaux, fracas de machines destructrices (création sonore de Virginie Bréguer). Le jeu est vif, chaque figure se dessine en relief. Les scènes entre les filles sont délicieuses de perversité enfantine.

(1) C'était du 8 au 11 novembre, au Théâtre Jean-Vilar (Vitry-sur-Seine), dans le cadre des Théâtrales Charles-Dullin qui proposent, jusqu'au 12 décembre, trente spectacles dans vingt-cinq villes du Val-de-Marne. Rens. : lestheatrales.com, tél. : 01 48 84 40 53. En tournée à Thionville, les 16, 17 et 18 novembre ; Vitry-le-François, le 1er décembre ; Saint-Michel-sur-Orge, le 8 décembre. La Terre entre les mondes est publié par les éditions Espace 34. (2) Au 2, rue Pernety, Paris 14e, les mercredis (19 h 30) jusqu'au 21 décembre. Entrée libre,

/ critique / Le Mexique entre deux eaux de Metie Navajo et Jean Boillot

Dans le cadre du festival des théâtrales Charles Dullin, Jean Boillot porte au plateau un texte de Metie Navajo mêlant problématiques contemporaines et réalisme magique. Sur fond d'un Mexique heurté de plein fouet par les effets de la modernité, la rencontre de deux jeunes femmes traverse les traditions et leur destruction, à la recherche d'une nouvelle voie. Un spectacle tissé de délicatesse et d'originalité.

C'est un drôle de récit qu'offre là l'autrice Metie Navajo. Une histoire où les époques se télescopent. Le monde « techno-moderne », les déracinés mayas et une anachronique famille d'une communauté mennonite – chrétiens austères à la manière des amish – se côtoient à travers deux personnages féminins principaux. Cécilia, une jeune femme, fille de paysan mexicain, d'origine maya, qui vient d'enterrer sa grand-mère, et Amalia, la plus grande des deux sœurs d'une famille mennonite, que le désir de s'inventer une liberté taraude. Vu la situation du père de Cécilia – paysan qui se fait accaparer ses terres par ceux venus d'Europe, subit la déforestation, la monoculture de soja transgénique élevé au glyphosate et l'arrivée d'un train pour favoriser le tourisme – on se croit un moment lancé dans un plaidoyer (légitime) pour le respect des populations autochtones maltraitées par l'irrésistible avancée de la mondialisation capitaliste. Mais l'on s'aperçoit très vite que l'essentiel est ailleurs. Où exactement, c'est difficile à dire. **Cette terre entre deux mondes est un spectacle en apesanteur, hybride jusque dans son titre, imprégné du réalisme magique cher à l'Amérique centrale.** Une histoire d'aujourd'hui s'y déploie dans un hors temps mâtiné de passages oniriques créant une atmosphère à la fois familière et originale.

Au plateau, Jean Boillot fait jouer ses interprètes dans un cadre blanc qui tranche avec un fond de scène baigné de nuit, où trône l'imposant pied d'un arbre destiné à subir le sectionnement d'une impitoyable tronçonneuse. En couleurs mexicaines, Cécilia hantée par le fantôme de sa grand-mère en quête d'une meilleure sépulture va chercher du travail dans la famille mennonite. Cette famille qui concourt à s'accaparer les terres auparavant partagées par les autochtones est incarnée par trois femmes d'âges différents, en tenues identiques dont l'austérité ne parvient pas à contenir tout désir de vivre. Notamment chez Amalia qui malgré les interdictions de sa mère entre en contact avec Cécilia et se lie même d'amitié avec elle. Rencontre entre deux communautés à la marge tandis que la modernité ne cesse de progresser à coups d'expropriations, de narcotrafics et d'assèchement des terres, le spectacle mêle les langues ancestrales dans leurs sonorités uniques, les étranges pépiements du père de Cécilia destinés à faire venir la pluie, le costume traditionnel de la grand-mère défunte à un ailleurs, un aujourd'hui qu'on ne voit jamais mais qui avance comme un bulldozer sur les jeunes femmes et leur région.

Même s'il utilise des motifs connus, le récit n'en reste pas moins toujours surprenant par ce mélange qu'il opère entre les genres. Un dénuement ultra soigné, raffiné, une simplicité éloquente, la précision des interprètes, un travail sonore d'une grande beauté, la sobriété tranchante des dialogues donnent au récit une grande netteté dans l'atmosphère mystérieuse d'un conte d'aujourd'hui. Un entre-deux de plus qui permet à de très belles images d'imprimer la mémoire du spectateur jusqu'à une fin étrange qui réaffirme le rôle primordial des femmes dans cette histoire. Des thématiques contemporaines qui s'entrelacent et éclairent la situation d'un pays souvent méconnu dans des résonances qui le dépassent, *la terre entre les mondes* est un spectacle politique et poétique parfaitement abouti, jamais démonstratif, tout en affleurements et en sensibilité.

Eric Demey – www.sceneweb.fr 14 novembre 22

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

La Terre entre les mondes, de Métié Navajo et Jean Boillot : une pièce de et pour notre époque incertaine



©

Tournée / texte de Métié Navajo / mise en scène de Jean Boillot

Publié le 15 novembre 2022 - N° 304

Écrite après une résidence au Mexique, la pièce de Métié Navajo passe en revue les préoccupations écologistes et féministes du moment. Jean Boillot la met en scène avec délicatesse.

Glyphosate, déforestation et remplacement des cultures vivrières par celle, plus lucrative, du soja ; inceste, inféodation des femmes, disparition des langues, soumission sectaire et communautarisme délétère : Métié Navajo a écrit une pièce qui coche toutes les cases de la liste des préoccupations du moment. En cela, elle offre un témoignage des sujets d'angoisse

de ceux qui sont au chevet des mondes disparus et des espèces menacées d'extinction. Cependant, sa forme s'apparente davantage à la fable qu'à l'enquête anthropologique. Si l'actualité apparaît entre les lignes de l'histoire, cette dernière relève des formes classiques du récit d'apprentissage. Les femmes l'emportent à la fin, tant semblent évidentes leurs capacités d'empathie et de construction de solutions alternatives à la catastrophe. On assiste à la libération progressive de Cécilia et Amalia, la première issue d'une famille maya et la seconde d'une communauté mennonite : elles aménagent leur émancipation entre racines et désir d'ailleurs.

Alerte et espoir

La belle scénographie de Laurence Villerot offre un écrin suggestif au récit. Un arbre fiché dans un brouillard mystérieux, au second plan, et un cadre blanc, à l'avant de la scène, accueillent les différentes étapes des aventures des deux jeunes filles, de la maison familiale de Cécilia, où veille un père sympathique et résigné qui fait tout pour permettre à sa fille de partir, à celle d'Amalia, où plane la menace de phalocrates brutaux qui besognent régulièrement leurs femmes et accessoirement leurs filles. Lya Bonilla, Sophia Fabian, Christine Muller, Giovanni Ortega, Cyrielle Rayet et Stéphanie Schwartzbrod interprètent les personnages de cette fable qui dénonce écocide et féminicide sur fond de volonté conservatrice des croyances et des langues mortes. Jean Boillot et son équipe créent une succession de belles images. Costumes, lumières et création sonore composent ensemble des tableaux à la paisible harmonie. Métié Navaro et Jean Boillot offrent une partition théâtrale entre alerte et espoir, entre fantasme d'un monde perdu, dont on ne sait plus grand-chose, et désir d'un monde meilleur, dont on peine à dessiner encore les contours : une pièce de et pour notre époque incertaine.

Catherine Robert

Toute La Culture.

Théâtre



La Terre entre les mondes : entre déracinement et liberté

15 novembre 2022 | PAR [Rachel Rudloff](#)

La nouvelle pièce de Jean Boillot, créée au théâtre Jean Vilar (Vitry-sur-Seine), d'après un texte de Métie Navajo, native amérindienne, questionne l'avenir des populations colonisées et de leur environnement.

Rencontre entre une jeune Maya et une Mennonite au Yucatan

Un texte riche en propositions et en intrigues qui se nouent autour de la jeune protagoniste d'origine maya : sorte d'Antigone moderne, elle est décidée à enterrer sa grand-mère dans la forêt où elle a vécu alors même que ce lieu, « le plus éloigné des États-Unis et le plus proche de Dieu », est en train d'être détruit. Le plateau devient alors un espace d'affrontement symbolique entre ombre et lumière, dans lequel vient se nicher la rencontre de l'altérité.

Interprétée par Lya Bonilla, la jeune Maya est confrontée à la froideur de la famille mennonite (immigrés flamands) qui l'emploie et l'exploite, et malgré laquelle elle noue une relation ambiguë avec l'aînée de la famille, qui a le même âge qu'elle.

Ensemble, elles grandissent dans ce double espace que devient le village mexicain, à la fois de lutte culturelle, mais aussi de changements. Elles essaient de se frayer un chemin entre l'enfance et l'âge adulte, dans un monde en destruction, où elles ne peuvent faire confiance aux adultes et où leur environnement se dégrade à vue d'œil.

Des personnages en quête d'identité

La déforestation et l'expansion des champs de soja pour maintenir le rythme de consommation imposé par la mondialisation, matérialisé par un arbre nu et presque déjà mort en arrière scène détonne avec l'aspect blanc, quasi clinique du plateau. La protagoniste erre entre deux choses : non seulement la recherche de ses racines et la volonté d'offrir à sa grand-mère maya, espèce de figure fantasmagorique étrange qui rôde, la sépulture qu'elle mérite en accord avec ses croyances, mais aussi son désir de liberté, loin de l'aliénation du travail et de son père désabusé. Alors la forêt évolue avec elle, au rythme des légendes, de la langue maya aussi appelée « langue des oiseaux » : petit à petit, elle reprend ses droits, les murs nus laissant place aux feuillages touffus et verdoyants.

Ainsi, dans cette sorte de conte moderne, Métie Navajo par son texte et Jean Boillot par sa mise en scène nous offrent une lecture plurielle et complexe de l'identité aujourd'hui : avec des personnages adolescents jamais à leur place, enfermés dans des catégories sociales figées, épris d'un désir de liberté tout en gardant un pied dans leur culture, la pièce nous ouvre de nouveaux horizons, de nouvelles pistes de réflexion et beaucoup d'espoir.

La terre entre les mondes, texte de Métie Navajo (édit. Espace 34), mise en scène de Jean Boillot. Au Théâtre Jean Vilar à Vitry-sur-Seine, dans le cadre des rencontres Charles-Dullin et de Focus Mexique.



Crédit photo : Sylvain Martin.

***La terre entre les mondes*, texte de **Métie Navajo** (édit. Espace 34), mise en scène de **Jean Boillot**. Au **Théâtre Jean Vilar à Vitry-sur-Seine**, dans le cadre des rencontres **Charles-Dullin** et de **Focus Mexique** (*El Dia de Los muertos, La terre entre les mondes, Nocturne à voix haute, Son Rompe Pera*) du 9 au 11 novembre 2022 au **Théâtre Jean Vilar**, 1 place Jean Vilar 94400 – **Vitry-sur-Seine**. Tél : 01 55 53 10 60 theatrejeanvilar.com**

Conseil dramaturgie **David Duran Camacho**, scénographie **Laurence Villerot**, création lumière **Ivan Mathis**, création costume **Virginie Bréguer**, création sonore **Christophe Hauser**. Avec **Lya Bonilla, Sophia Fabian, Christine Muller, Giovanni Ortega, Cyrielle Rayet, Stéphanie Schwartzbrod**.

La terre entre les mondes de Métie Navajo est ainsi décrite : il reste des régions tranquilles au Mexique, éloignées des Etats-Unis et proches de Dieu. Là, entre un village maya et les vastes plaines recouvertes de soja – les forêts disparues -, deux jeunes filles creusent la terre au pied d'un arbre pour y enterrer la grand-mère maya de l'une, déterrée du cimetière, selon sa propre volonté.

Cecilia, est Maya, et vit au village avec son père qui soliloque et appelle la pluie. Amalia, à peine plus jeune, appartient à une congrégation religieuse européenne travaillant la terre et vivant retranchée du monde. Elle n'est jamais allée au-delà des plantations, de l'océan.

Alentour, une sœur jalouse, une mère disparue, une grand-mère maya en « revenante ». Avec Cecilia et Amalia, deux univers se regardent, confrontés à l'intrusion du monde technologique.

Une pièce délicate et puissante sur la disparition des êtres, des cultures, de l'environnement naturel, sur le monde magique des croyances, sur la force vitale de la jeunesse qui s'attache à faire entendre les langues parlées et leur beauté, tels des liens vivants – des trésors inépuisables.

La terre entre les mondes, pour le metteur en scène rigoureux et exigeant Jean Boillot, ouvre à « des altérités fragiles : Cecilia et Amalia sont issues, la première d'une famille maya, la seconde d'une communauté mennonite, avec chacune leur histoire, leurs langues et leurs croyances. Un esprit d'enfance significatif du monde visible et invisible des Mayas, où les hommes – morts et vivants -, les animaux, les végétaux et les dieux co-existent au milieu de la Nature-mère. »

Leur existence, poursuit le concepteur, est menacée par le projet d'une ligne de train – rappel des effets violents de la mondialisation – féminicides, corruption, expropriations des indigènes de leurs terres ancestrales, – dernier épisode d'un combat pour la conquête de droits des indigènes, initié avec la décolonisation espagnole et la Révolution mexicaine -, déforestation et culture intensive, assèchement et épuisement des sols, exportations des récoltes, exactions des narco-trafiquants.

La scène théâtrale, qui tient à distance ces violences, est un refuge pour ces existences évanescences. Un monde autre et au féminin advient, racontant le combat discret de femmes pour leur émancipation par la transmission féminine des savoirs. Abuela a appris à sa petite-fille la langue et la culture maya. A son tour, Cecilia transmet son savoir scolaire et culturel à Amalia.

La pièce se termine par une utopie féministe, après qu'un ouragan, vengeant le meurtre d'Amalia, ait tout emporté. Un concert de langues mineures que la langue majeure – l'espagnol ici – voudrait vaincre. Les interprètes d'origine indienne sud-américaine pour la famille maya font entendre leur petite musique originelle chantante, parlant instinctivement le maya, l'espagnol et le français.

Quant aux femmes mennonites, leur accent relève du hollandais, du flamand, de l'allemand.

Scènes bibliques de la peinture médiévale, tableaux et portraits sur pied captés sur fond clair, la couleur des Mayas et des Mennonites différencie les deux mondes – voix, corps, langues.

En toile de fond sonore, les bruits des travaux agricoles de la Nature – forêt, champ, animaux, ouragan, puissance du chant des oiseaux et des singes. Vagues musicales électro-acoustiques.

Une scénographie épurée pour cette figuration de l'entre-monde, un espace uni et lumineux de boîte aux deux murs blancs, déposée sur le plateau, derrière laquelle apparaissent les racines et la souche d'un arbre tutélaire, symbole d'une Mère-nature bousculée, malmenée, dégradée, épuisée.

Les vivants et les morts s'y entrecroisent naturellement, sans surprise, et la représentation ouvre les pages d'un album illustré dont les scènes vives et colorées, détachées, à cour du côté de la grand-mère, du père et de la fille maya, et à jardin, du côté de la mère et des filles mennonites.

Au cœur d'une scénographie particulièrement soignée, entre ombres et lumières, ce sont des miniatures vivantes, colorées et éloquents qui s'animent et s'exaspèrent: du côté de la communauté religieuse, la

mère gronde ses filles et celles-ci se disputent entre elles, se donnent des coups, à la manière ludique et joueuse enfantine, tandis que Cecilia, la jeune Maya parlant sa langue et qui, scolarisée, a acquis l'espagnol, travaille dur comme domestique chez les fillettes.

Celle-ci, moteur du mouvement et de la tension poétique, anticipant sourdement le drame qui se prépare, échange dans le dialogue avec le père qui veut la protéger de sa volonté d'émancipation, tout en la comprenant et accordant toute sa confiance à ce raisonnement de jeune fille mature.

Entre les scènes de discours paternel ou de confrontation sororale avec les Mennonites, Cecilia s'allonge sur la scène – station de sommeil et de veille où la grand-mère revenante la sollicite.

Puis elle se lève, face public, et commente la situation, s'explique et argumente, selon la raison, entre respect des anciens et de leur histoire, et l'élan tonique vers un monde profus à découvrir.

Chansons, sonorités traditionnelles et contemporaines, accents divers, un univers cosmopolite et vif s'impose, attentif aux problèmes économiques et sociaux, ethniques et environnementaux.

A la façon d'un conte acidulé d'enfance à destination de tous, un spectacle qu'on aimerait voir se répéter sur les scènes, prônant l'éveil des consciences existentielles et leur désir d'élucidation.

Véronique Hotte

Focus Mexique (*El Dia de Los muertos, La terre entre les mondes, Nocturne à voix haute, Son Rompe Pera*) du 9 au 11 novembre 2022 au **Théâtre Jean Vilar**, 1 place Jean Vilar 94400 – **Vitry-sur-Seine**. Tél : 01 55 53 10 60 theatrejeanvilar.com Les 8 et 9 novembre 2022, dans le cadre des Rencontres Charles-Dullin, le 9 novembre 20h, le 10 novembre 14h30, le 11 novembre 15h. Les 16, 17 et 18 novembre au **NEST-CDN Thionville (Moselle)**. Le 1er décembre au **Bords 2 Scènes Vitry-le-François (Marne)**. Le 8 décembre **EMC Saint-Michel-sur-Orge (Essonne)**.

Chantiers de culture



Du Mexique à la planète Terre

Du 16 au 18/11, au CDN de Thionville (57), Jean Boillot propose *La terre entre les mondes*. Un texte de Métié Navajo au terme d'une résidence en pays indien, sur fond d'expropriation des terres et de disparition de la culture Maya. Du Mexique à l'ailleurs, entre réalisme et poésie, un joli conte sur le partage des ressources, la préservation de la planète et l'émancipation des femmes.

L'une est fille de paysans indiens. Fière de sa culture et de son parler Maya, « la langue des oiseaux »... L'autre est fille de colons mennonites, à la foi rigoureuse et férus d'agriculture intensive... **Cecilia et Amalia, la brune et la blonde aux cultures radicalement différentes, sympathisent au fil de leurs rencontres.** Au point de fuir ensemble à la découverte du monde, de l'autre côté de la forêt, en tout cas de ce qu'il en reste après déforestation et vastes plantations de soja !



En fond de scène, un immense arbre, siège des esprits et refuge pour la grand-mère fidèle aux valeurs ancestrales, morte-vivante qui s'en vient visiter en songe Cecilia, sa petite-fille. **Chants, couleurs et senteurs envahissent alors l'espace du théâtre Jean-Vilar de Vitry (94), à l'heure où les deux jeunes femmes s'affrontent** et confrontent leur mode de vie, leurs croyances et aspirations. Des dialogues d'une simplicité déroutante et pourtant porteurs d'une haute valeur ajoutée : le respect de la nature, le respect des ancêtres, le respect de la femme... **Métie Navajo use d'un propos d'une belle lucidité et clarté.** Un message politique au sens vrai du terme, une mise en scène aux couleurs chatoyantes d'une élégante finesse.



Est ainsi offert aux spectateurs, tous sens en éveil, **un plaidoyer humaniste d'une incroyable puissance « poïétique »**. La symbolique illustration du qualificatif choyé par le regretté Édouard Glissant, le romancier et poète antillais qui célébrait la partition du « Tout-Monde » au défi des particularismes locaux ou régionaux ! Du Mexique à l'ailleurs, entre réalisme et poésie, un joli conte fantastique sur le partage des ressources et des richesses, la préservation de la planète et l'émancipation des femmes. Vraiment, un spectacle d'une rare beauté. **Yonnel Liégeois**

Théâtre du blog

La Terre entre deux mondes de Métié Navajo, mise en scène de Jean Boillot



© Sylvain Martin

«Ils ne sont pas venus nous coloniser, nous l'étions déjà. Ils ont de l'argent pour acheter des permis, avec les permis, ils achètent la forêt, avec la forêt, ils font des champs de soja. Et quand la terre n'a plus rien à donner, ils partent en chercher d'autres ailleurs, et nous, nous restons avec la terre nue et morte comme cimetière... » Ainsi parle le père de Cécilia, paysan indien spolié de ses terres par des communautés chrétiennes mennonites à la langue bizarre, vivant retranchées du monde. Cécilia doit trouver sa place entre son père qui appelle la pluie avec des chants d'oiseaux, Amalia, fille des colons chez qui elle travaille et le fantôme de sa grand-mère, symbole d'une culture maya, qui refuse de disparaître... Amalia et Cécilia se lient d'amitié et partiront à l'aventure...

Métié Navajo a écrit cette pièce à la suite d'une résidence au Mexique, dans la région de Campeche où des artistes maya lui ont fait rencontrer des paysans. Elle a écouté les histoires familiales : «déforestations massives, culture intensive, cancers liés aux pesticides... » Elle a aussi découvert, avec surprise, les communautés mennonites, descendant de familles néerlandaises, allemandes, russes, rejetées par l'église chrétienne pour leurs croyances proches de celles des anabaptistes.

La mise en regard de ces cultures, face au progrès qui avance avec un projet de chemin de fer constitue l'arrière-plan de cette pièce. Sans pour autant en faire du théâtre documentaire. L'autrice a transformé son enquête en une fiction avec des personnages attachants, dans des univers contrastés. A chacun son langage: le français teinté d'espagnol du père côtoie le maya et ses fricatives de la grand-mère, et l'afrikaans des Mennonites, aux sonorités germaniques... La dramaturgie devient sonore et ce concert des langues contribue à l'originalité de la pièce. On peut regretter que Métié Navajo en dise parfois trop, au risque de brouiller les pistes.

Jean Boillot rend justice à cette écriture: sans artifice, il impulse aux comédiens un jeu direct et efficace. Et Laurence Villerot grâce à une scénographie épurée, souligne la précision de la mise en scène, avec un découpage géométrique de l'espace, sans qu'il y ait besoin de changement de décor. La création-lumière d'Ivan Mathis et les paysages sonores de Christophe Hauser suggèrent chaque lieu (la maison de Cécilia, celle d'Amalia, la forêt...). Un beau spectacle tout public d'une heure quarante, qui devrait gagner en rythme et en concision au fil des représentations, si on resserre certaines scènes.

Mireille Davidovici

Spectacle vu le 8 novembre dans le cadre des Théâtrales Charles-Dullin, au Théâtre Jean Vilar, 1 place Jean Vilar, Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne). T. : 01 55 53 10 60.

Du 16 au 18 novembre, NEST, Thionville (Moselle) ; 1er décembre, Bords 2 Scènes Vitry-le-François (Marne) ; 8 décembre, EMC, Saint-Michel-sur-Orge (Essonne).

La pièce est publiée aux Editions Espace 34.